

Académie « aux champs »

Visite de l'exposition « Saint Jérôme / Georges de La Tour »

*Musée départemental Georges de La Tour,
Vic-sur-Seille (1^{er} septembre-20 décembre 2013)*

Gérard NAUROY

L'Académie nationale de Metz ne pouvait manquer le voyage à Vic-sur-Seille, aujourd'hui petite ville paisible du Saulnois, mais au passé brillant quand elle était le siège des évêques de Metz au ^{xiii}^e siècle avant d'être le berceau du peintre Georges de La Tour au ^{xvii}^e. En effet, Gabriel Diss, le conservateur en chef, organisait, pour le dixième anniversaire de l'installation du musée dans un bâtiment moderne en 2003, une exposition aussi somptueuse qu'originale autour des représentations de saint Jérôme par Georges de La Tour, son atelier, son école, ses épigones. Le musée de Vic possède deux tableaux de La Tour, qui font sa fierté et son renom dans le monde de l'art : un *Saint Jean-Baptiste* et une *Tête de femme*. Mais l'exposition proposait au visiteur un ensemble unique, qui ne sera pas aisément réuni ultérieurement, regroupant tous les tableaux consacrés par Georges de La Tour et certains disciples à la figure du Père de l'Église latine, traducteur de la Vulgate, polémiste virulent, directeur de conscience à Rome des « dames de l'Aventin », avant de se faire anachorète dans le désert de Chalcis près de Bethléem.

Le maître des lieux nous a fait l'honneur de nous accueillir lui-même pour présenter l'exposition aux quelque quarante académiciens qui avaient fait le déplacement en ce froid après-midi de début décembre. Il fallait tout le talent pédagogique, la maîtrise de son sujet, l'enthousiasme aussi du conférencier pour nous faire entrer dans les subtils méandres de ces œuvres aux statuts complexes. Il nous apprend ainsi à distinguer une œuvre originale d'un tableau d'atelier et d'une copie, voire d'une copie de copie, ou encore d'une variante plus personnelle : une véritable leçon sur l'art et la manière de regarder un tableau quand, à la première impression, on est tenté de passer

au tableau suivant sans « y avoir rien vu », pour reprendre une expression de Daniel Arasse.

Passionnante enquête, parfois énigmatique dans l'attente d'une confirmation qui rendra certaine une attribution pour l'instant seulement probable ou quand un fait nouveau remet en question une attribution longtemps considérée comme certaine pour la transférer du maître à un humble disciple, peu ou mal connu quand il ne reste pas anonyme. Pour le visiteur-spectateur, sous la conduite d'un guide aussi parfaitement informé que Gabriel Diss, quelle passionnante confrontation avec un génie hors du commun, entre réalisme et mysticisme, entre Le Caravage et Claude Lorrain, redécouvert tardivement en 1915, mais aussi quel captivant cheminement, autour de lui, à la découverte des peintres contemporains, élèves, disciples, satellites du maître, en un temps où la personne du créateur ne revendiquait pas une reconnaissance aussi individualisée qu'aujourd'hui.

L'artiste, dans ces décennies post-tridentines, ne peignait pas comme il l'entendait, en laissant libre cours à son imagination, cette « folle du logis » ; au service du catholicisme romain désireux de freiner les progrès du protestantisme, il lui fallait respecter des codes iconographiques plus ou moins figés ; c'est ainsi que les mêmes motifs avec des variantes peu nombreuses sont repris inlassablement. Nous avons admiré deux *Saint Jérôme en prière* ou à la lampe à huile, attribués autrefois à Georges de La Tour mais peints probablement par Gérard Seghers pour l'un, l'autre étant une copie ancienne du premier, deux *Saint Jérôme lisant*, œuvres rares d'une authenticité non contestée, prêtées l'une par la reine Élisabeth II – l'œuvre quittait ses collections pour la première fois, on admirera le tour de force de ceux qui l'on fait venir à Vic ! –, l'autre, un chef-d'œuvre absolu, provenant du musée du Prado à Madrid. Non moins exceptionnels, les deux *Saint Jérôme pénitent*, réunis fort rarement, appartenant l'un au musée de Grenoble, l'autre au Nationalmuseum de Stockholm, et qu'on pouvait ainsi comparer attentivement : l'un plus dépouillé, proche des *Vanités* qui se multiplieront peu après selon l'esprit de renoncement au monde et à la chair exalté par le concile de Trente, l'autre enrichi par la présence, outre la croix, la discipline et le livre de la Bible ouvert au premier plan, par l'extraordinaire chapeau cardinalice à l'arrière-plan à gauche, où s'exprime la minutie naturaliste du peintre dans la précision avec laquelle sont représentés les glands de passementerie qui pendent du chapeau et semblent rejoindre la cordelette de la discipline.

Autour des tableaux reconnus comme authentiques par la majorité des critiques, l'exposition offrait au regard émerveillé d'autres œuvres qui ont parfois été attribuées au maître lorrain avant de lui être retirées, la plupart d'une grande qualité, copies d'atelier ou œuvres de disciples inspirés par La Tour, comme ce *Saint Jérôme au travail* éclairé par une bougie, réalisé par un anonyme « Maître à la chandelle » en qui on a reconnu un temps le caravagesque d'Arles Trophime Bigot avant de lui en retirer la paternité.

Visite de l'exposition « Saint Jérôme / Georges de La Tour »

En vérité, il fallait faire le déplacement à Vic pour vivre une expérience qui a peu de chance de se renouveler, où la recherche de la beauté se conjugue avec celle du mystère de l'âme. Un très beau catalogue richement illustré, auquel ont collaboré quelques-uns des meilleurs connaisseurs de l'œuvre du maître lorrain, avec une remarquable présentation de Jérôme lui-même et de son œuvre par notre confrère Philippe Hoch, prolonge et perpétue le souvenir de cet événement. ■



Georges de La Tour, *Saint Jérôme pénitent*, dit aussi *Saint Jérôme à l'auréole*, huile sur toile, 157 × 100 cm, catalogue de l'exposition *Saint Jérôme / Georges de La Tour*, Vic-sur-Seille, Musée départemental (1^{er} septembre-20 décembre 2013).

© Grenoble, Musée de Grenoble.

